



Sholem-Aleikhem
Les mille
et une nuits
de Krushnik

récit tragi-comique

traduit du yiddish
par Nadia Déhan-Rotschild et Evelyne Grumberg

l'antilope

Les mille et une nuits de Krushnik

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : Cédric Ramadier / D.R.

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

www.editionsdelantilope.fr

Édition originale parue sous le titre :

מעשיות פֿון טויזנט איין נאַכט

Mayses fun toyznt eyn nakht

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2018, pour la traduction française

Sholem-Aleikhem

Les mille et une
nuits de Krushnik

récit tragi-comique

traduit du yiddish par Nadia Déhan-Rotschild et Evelyne Grumberg

l'antilope

INTRODUCTION

Le titre originel *Mayses fun toyznt eyn nakht* (*Histoires des mille [et] une nuits*), accolé au nom d'un écrivain connu pour son humour et à la date de publication, 1915, a de quoi intriguer. En guise de palais oriental, nous nous retrouvons sur un bateau chargé d'émigrants en route vers l'Amérique. Shéhérazade, c'est Yankl, un Juif ayant fui son village de Pologne qui confie à Sholem-Aleikhem, à la fois pseudonyme de l'auteur et son double dans ses œuvres, les aventures des premiers mois de la Grande Guerre qui l'ont conduit là. Et il n'y aura pas d'autre Génie que le génie humain à l'œuvre dans les mortiers de 42, les zeppelins et les techniques moins avancées mais redoutablement efficaces dans l'art de torturer et détruire d'autres êtres vivants. Les «histoires de mille et une nuits» de Yankl offrent des tableaux à la Goya, suite de récits légendaires aussi bien que ténèbres d'une réalité de cauchemar, assortis du récit des «miracles et prodiges» qui lui ont permis de rester en vie. Mais quelle vie

s'agit-il de sauver ici, dans ce texte tendu entre l'urgence de témoigner et le recul nécessaire à la création littéraire, entre l'espoir mis dans une parole salvatrice et la tentation du silence?

Centenaire oblige, les témoignages, les œuvres littéraires, les analyses historiques sur la Grande Guerre abondent. Pour la plupart, cependant, ils ne concernent que le front occidental. Certains en France découvriront donc ce qui s'est passé en Europe centrale au fil d'un texte nous restituant les sentiments d'intellectuels européens à une époque qui les enrôle dans une « communion sanglante », pour reprendre l'expression de Romain Rolland, à laquelle cèdent tant de grands esprits : même Anatole France, même Maïakovski, même Thomas Mann... Sholem-Aleikhem, lui, est à inscrire du côté des quelques clairvoyants (Romain Rolland, Stephan Zweig, Maxime Gorki, Albert Einstein, George Bernard Shaw...) qui y résistent. Le premier sentiment est une sorte de sidération provoquée par la violence qui s'est déchaînée (« Y a-t-il encore de nos jours, quelque part sur cette terre, un coin sensé où les gens ne soient pas ivres de sang, où l'on ne s'égorge pas à tour de bras comme on égorge chez nous les volailles à la veille des fêtes, où l'on ne se débite pas

en morceaux comme du hareng, où l'on ne se hache pas menu comme du chou? J'ai du mal à le croire.»), accompagnée d'une réflexion amère sur l'utilisation du progrès technique, et de l'angoisse devant le suicide des cultures occidentales ; en soupirant devant « des temps où même les Allemands ne sont plus des Allemands, les Français, plus des Français, les Anglais, plus des Anglais. [...] C'est pire que la génération du Déluge, c'est la fin du monde », l'auteur nous fait entendre par la voix de Yankl une prémonition du fameux « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » que Valéry écrira quatre ans plus tard. Et d'ailleurs, pour ce qui concerne le monde juif européen, la Grande Guerre a bien marqué le début d'une destruction qui culminera avec la Shoah.

L'urgence de témoigner se traduit d'abord par la quasi-contemporanéité entre événements et écriture. Rappelons quelques dates historico-biographiques de l'année 1914. Le 30 juillet l'empire russe mobilise. Le 1^{er} août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, suivie le 6 par son alliée, l'Autriche-Hongrie. L'offensive austro-hongroise en Pologne russe est d'abord victorieuse à la bataille de Kraśnik qui se déroule du 23 au 25 août 1914. Elle fait 100 000 tués, blessés ou disparus. Mais l'armée russe reprend le dessus du 6 au 11 septembre ;

les Austro-Hongrois se replient. À l'exception de la forteresse de Przemyśl, les Russes occupent alors toute la Galicie. Ces deux occupations successives sont particulièrement dramatiques pour la population juive : après les exactions germaniques, elle est en butte à la suspicion des autorités tsaristes, aux menées antisémites dans la population polonaise aussi bien que dans l'armée russe ; procès en espionnage expéditifs, exécutions sommaires, pogroms se multiplient dans la région, et sont suivis d'expulsions massives des Juifs.

Au moment où la guerre éclate, Sholem-Aleikhem est en villégiature à Ahlbeck, petite station balnéaire allemande. Il se repose là, entouré de ses enfants et petits-enfants, après un épuisante tournée de lectures en Pologne, Lituanie et Courlande. Âgé de cinquante-cinq ans, l'homme est déjà usé par la maladie et le travail. C'est un écrivain prolifique, célébré et aimé, mais aussi un homme qui ne peut compter que sur sa plume pour faire vivre sa famille. Superstitieux, il est frappé que la guerre ait été déclarée le jour de *Tishe-bov*, jour de jeûne et de deuil où sont commémorées les destructions du Temple de Jérusalem : il craint là un signe annonciateur de nouvelles catastrophes pour les Juifs.

Dès le lendemain, les sujets russes doivent quitter Ahlbeck. Dans l'angoisse, la cohue générale, le climat

d'hostilité, la famille doit fuir l'Allemagne au plus vite, se disperse et ne se reformera que plusieurs jours plus tard à Copenhague. Sans argent, ni même vêtements chauds, ne pouvant envisager de rester là, Sholem-Aleikhem se résout donc à émigrer vers l'Amérique. Grâce à l'appui de ses amis et admirateurs américains, une banque avance les frais d'un voyage en première classe.

Le *Frederik VIII* quitte le port le 19 novembre, traverse les eaux de la mer du Nord infestées de mines et de sous-marins allemands, et arrivera le 2 décembre seulement à New York. Lors d'une escale en Norvège, Sholem-Aleikhem est heureux de voir la ville décrite par son écrivain moderne favori, Knut Hamsun, et de boire un café là où Ibsen avait ses habitudes. Sur le bateau, il délaisse souvent la première classe, peuplée presque exclusivement de Danois, et trouve avec qui parler dans les classes inférieures où s'entassaient les émigrants juifs. Parmi eux, un homme ayant réussi à fuir son village de la région de Lublin lui raconte pêle-mêle ce qu'il a vécu et les rumeurs fantastiques qui couraient pendant les premiers mois de la guerre. Y.D. Berkovitch, gendre de l'auteur, témoigne qu'il a commencé à écrire ses *Mille et une nuits* sur le bateau même. Il en lira les deux premiers chapitres lors de la soirée de lecture qu'il

donnera à New York le 14 décembre, et le texte sera publié en feuilleton dans *Der Tog*, quotidien yiddish de New York, dès janvier 1915.

Ce n'est pas la première fois que Sholem-Aleikhem commente l'actualité dans ses fictions, mais Yankl le Yunévien exprime comme jamais auparavant un souci anxieux de transmettre : « Vous, monsieur Sholem-Aleikhem, vous pourrez sûrement faire quelque chose de ces histoires (...) que cela reste gravé, comme on dit – pour les générations à venir. » Yankl répète « vous me suivez », comme un bavard s'accroche au bouton du manteau de son interlocuteur. Sholem-Aleikhem aime doter les héros de ses monologues de quelques phrases récurrentes, mais ici le *leitmotiv* n'est pas porteur du seul comique de répétition. Est-ce l'auteur, alors, qui nous parle directement ? C'est déjà lui qui « retranscrivait » les confidences de Tévyè le laitier, par exemple. Mais c'est la première fois que l'auteur et son double sont « réellement » sur le même bateau, partageant un même sort d'émigrant en route vers l'Amérique. Ils pourraient presque se confondre. Presque mais pas tout à fait, et ce décalage léger mais déterminant induit une vibration particulière dans ce récit agité par trois perceptions différentes et parfois contradictoires : celle de Yankl qui a vécu l'expérience de la guerre retranscrite

« mot pour mot » par Sholem-Aleikhem, le compagnon de voyage qui écoute, et celle de l'auteur qui influe sur la lecture du texte tel un courant sous-marin modifie le trajet d'un bateau. Le lecteur ressent avec d'autant plus d'acuité le comique, le tragique, et surtout l'ironie amère qui peuvent affleurer parfois dans une seule et même phrase : « Ma femme, Dieu merci, n'est plus », s'exclame Yankl, et sous ce Dieu invoqué souvent de façon conjuratoire par un Juif traditionnel, on peut entendre ici le soulagement du personnage à l'idée que sa femme a fini de souffrir, mais aussi un âpre questionnement de l'auteur sur sa foi en la Providence.

Les éléments autobiographiques glissés çà et là, tout autant que les faits historiques rapportés, le sont avec la distance qu'implique la création littéraire. L'autobiographie n'affleure que masquée, par exemple dans le bref paragraphe sur Copenhague où le jeu de mots sur le nom de la ville témoigne des moments d'angoisse qu'il y a vécus ou dans le nombre des chapitres – le nombre exact de jours qu'a duré la traversée.

En 1924, l'écrivain Sh. An-ski publie *Khurbn Galitsye* (*Destruction de la Galicie*). Ce récit très détaillé et élaboré sur la base de son journal de campagne relate les mêmes événements : la pendaison à Kraśnik du rabbin,

du *rabbiner* et de deux autres Juifs, ainsi que les pogroms. Il analyse en ethnographe les légendes qui circulent chez les Juifs. Sholem-Aleikhem, pour sa part, ne se préoccupe pas d'ethnographie quand il intègre ces éléments à sa création. Comme dans le travail d'élaboration du rêve par condensation, déplacement, etc., décrit par la psychanalyse, les événements qui ont touché toute une région se retrouvent attribués à une seule ville et une seule famille, mais ici un cauchemar réel, la guerre, se transmue en fiction. On peut donner l'exemple de la légende la plus répandue, qu'An-ski note avoir entendue dans une dizaine de variantes, et toujours présentée comme réelle, celle de la rencontre entre deux soldats juifs sur le champ de bataille. L'un blesse l'autre et l'entend crier, au moment de mourir, le *Shema Israel*, profession de foi emblématique du judaïsme ; cette histoire révèle l'angoisse des Juifs confrontés au risque d'une guerre où deux frères, sujets de deux empires ennemis, se combattent. Sholem-Aleikhem invente sa propre variante qui s'intègre à l'histoire de Yankl. Il crée non un simple porte-parole mais un personnage sur lequel il porte un regard à la fois tendre et critique. Le héros d'un monologue n'étant décrit que par son propre langage, Sholem-Aleikhem a l'art de nous dépeindre la psychologie du personnage par ses dénégations : ce bavard impénitent

« déteste faire traîner en longueur » et affirme « ce n'est pas pour me vanter » en ne cessant de rappeler son statut social élevé, les exploits de ses fils, et même l'intelligence de son épouse. Mais cette vanité anxieuse d'être réassurée est aussi révélatrice de la crainte de ne plus avoir sa place dans le monde inconnu qu'il va devoir affronter.

À travers Yankl, Sholem-Aleikhem poursuit une réflexion récurrente sur les relations parents-enfants. Il réutilise pour cela une histoire inédite qu'il avait pensé intégrer aux *Contes ferroviaires* (1909) où un père de deux fils voit le premier mourir pendu pendant un pogrom et le second devenir fou. Ici, les personnages des fils reflètent la profonde différence entre deux visions du monde et leurs systèmes de valeur, et les problématiques auxquelles se confrontent les Juifs dans ces temps de bouleversement de la société : peut-on être un Juif chez soi, respectant les commandements de la Torah (pour Yehiel, « On ne plaisante pas avec "Tu ne tueras point" ») et un homme à l'extérieur (un patriote qui défend son pays et reçoit comme Shmuel-Moyshe des médailles pour cela) ? Yankl et ses fils incarnent aussi les diverses réponses au dilemme : patriotisme russe ou sentiment national juif.

Éléments autobiographiques et historiques se fondent avec d'autres, puisés à toutes les sources de la culture

juive, savantes (Bible, Talmud) ou populaires : Sholem-Aleikhem utilise ici aussi une blague connue (le soldat juif qui refuse de viser l'ennemi) mais qui semble toute neuve tant elle est bien mise en situation, dans une langue qui épouse les sautes d'un registre à l'autre et fait naître le rire au cœur du drame. Le pathétique est refoulé par le burlesque qui vient rythmer la narration.

Quelle que soit la forme prise, la nécessité de témoigner s'inscrit dans la longue tradition juive de la « réponse à la catastrophe » pour reprendre l'expression du professeur David Roskies dans sa magistrale étude *Against the Apocalypse: Responses to Catastrophe in Modern Jewish Culture*. Son analyse des *Mille et une nuits* met en lumière la fonction de la parole, « du langage comme rédemption jusqu'au silence comme terreur ». La parole manque alors à Yankl comme elle a manqué à Sholem-Aleikhem lui-même aux premières semaines de la guerre ; lui qui n'était jamais resté plus d'un mois sans écrire – et encore, contraint et forcé par les médecins après que sa tuberculose s'était déclarée – a alors plongé dans une crise morale où il ne sait plus comment et pour qui écrire. Mais, de même que Yankl, dans un sursaut d'orgueil quasi métaphysique ne se laissera pas glisser dans l'eau (« Pourquoi ? Parce que je m'appelle Yankl le Yunévien... »), accentuant sa parenté